Pour saluer Pierre Vadeboncoeur

Victor-Lévy Beaulieu

Volume 12, Number 4, July–August 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60232ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, V.-L. (1970). Pour saluer Pierre Vadeboncoeur. *Liberté*, 12(4), 3–11.

Pour saluer Pierre Vadeboncoeur

Il est peu d'hommes libres au Québec. C'est-à-dire qu'il en est peu qui, un jour ou l'autre, ne se laissent pas happer par les hydres des pouvoirs établis. Pierre Vadeboncoeur est l'un de ceux-là. Ils sont rares, les hommes de sa génération, qui ont volontairement choisi la voie difficile qui est celle de la dignité, de la lucidité et, surtout, de l'amour de leur peuple. Tout Pierre Vadeboncoeur tient dans ce mot : la disponibilité. Ses essais ressemblent aux contes de Jacques Ferron, en ce sens qu'ils me paraissent obéir aux mêmes données qui sont celles d'un pays, non plus à inventer, mais à habiter, dans la perspective que l'humanisme pourrait donner à ce mot. Car pour Jacques Ferron comme pour Pierre Vadeboncoeur, la liberté a d'autres exigences que politiques, elle ne doit pas être qu'un postulat, elle suppose cette « révolution de l'esprit » dont il est parlé dans *La ligne du risque*.

Il est aussi peu de pensées qui, chez nous, présentent une telle continuité. De *La ligne du risque* à *La dernière heure et la première*, il y a un cheminement en ligne droite et en creux; Pierre Vadeboncoeur n'a pas abandonné ses premières idées qui sont présentes dans chacune de ses oeuvres, sans cesse approfondies et amplifiées. Tous les essais de Pierre Vadeboncoeur se répondent les uns aux

autres et aboutissent au même fleuve de liberté. A une époque où les étudiants de nos facultés de Lettres font des thèses aussi farfelues que vaines (peut-on imaginer quelque chose de plus niais qu'une étude de maîtrise sur la Spirale dans l'oeuvre de Laure Conan?), il est dramatique de songer que rien n'a encore été dit sur Pierre Vadeboncoeur dont notre époque risque de passer à côté comme elle a longtemps passé à côté de Jacques Ferron.

Il y a une charnière dans l'oeuvre de Pierre Vadeboncoeur, et c'est celle qui lui a fait choisir l'indépendance du Québec comme notre seule issue et comme notre seule chance de nous réaliser collectivement. A l'époque de *Cité Libre*, et camarade de Trudeau, Marchand et Pelletier, Vadeboncoeur était antinationaliste. C'est que le nationalisme de ce temps, symbolisé par Duplessis, n'avait qu'une portée restrictive; il était une mutilation de ce que nous aurions pu devenir, et la perpétuation d'un être collectif diminué, un « avorton », dit Vadeboncoeur. Voilà d'abord pourquoi il a lutté contre Duplessis et son nationalisme de conservation. Paradoxalement, c'est grâce à cette sorte de nationalisme que le Québec a pu durer jusqu'à l'époque duplessiste. Vadeboncoeur explique bien dans *La dernière heure et la première* que ce nationalisme, contenu tout entier dans l'expression « notre langue et notre foi » nous a préservés; en formant un bloc monolithique, français et catholique, en s'isolant en lui-même, en refusant de s'intégrer au continent nord-américain, le Québec s'est inventé une culture et s'est constitué en un être collectif inattaquable qui a pris « entièrement appui sur le pays puisqu'il ne pouvait le faire sur le gouvernement ». Pierre Vadeboncoeur appelle cette époque l'époque de l'ancien Québec libre; les paysans étaient heureux, fiers et dignes. Vu par cette lunette, notre passé prend tout à coup un sens nouveau, il s'éclaire d'une signification noble, il nous devient impossible de le mépriser. Comment nos pères auraient-ils songé à l'indépendance alors qu'ils vivaient, dans les faits, en état d'indépendance ?

Ce que Duplessis n'a pas compris, c'est que brusquement tout a changé; il y eut l'industrialisation, l'urbani-

sation, l'immigration, la laïcisation, la télévision, etc. Du jour au lendemain, le Québec plongeait dans le monde moderne, donc anglo-saxon. Les vieilles structures ne pouvaient plus endiguer les menaces de l'anglicisation, notre stratégie, tout à coup, s'effritait, le bateau coulait de partout : pouvait-on ne pas sombrer ? Les intellectuels québécois cherchèrent une réponse. Trudeau fit les siennes qu'on connaît trop bien. Il ne chercha pas à renouveler notre tradition nationaliste; lui qui, dans *Cité Libre* et dans *La grève de l'amiante*, avait si bien su faire le point sur le Québec d'avant 1960 trahi par ses clercs, voilà que sa vue s'obstruait soudainement et que par un renversement étonnant, il devenait lui-même clerc. Vadeboncoeur a écrit de lumineuses pages là-dessus :

« Ce démocrate renonce à la démocratie de sa jeunesse, je veux dire à celle de ses vingt ans, celle que je l'ai personnellement entendu vanter maintes fois, lui qui rêvait d'action du peuple lui-même. Le peuple que Trudeau regarde aujourd'hui de loin avec sa lunette, c'est toujours celui dont il a naguère dénoncé les leaders et déploré le sort, un peuple abandonné par d'autres à la dérive et à une carrière imaginaire. Il ne le voit pas, de fait, autrement qu'on le voyait; il le confirme dans la même posture. L'anti-nationalisme de Trudeau est le frère ennemi du vieux nationalisme et sa réplique négative. L'objet de l'un et de l'autre est exactement le même. Quiconque, comme les nationalistes naïfs d'autrefois, rêve sur ce peuple, fait exactement la même chose que celui qui le méprise et l'abandonne au beau milieu de son entreprise. Trudeau règne sur le même peuple que les curés de jadis. A sa façon, il répète l'histoire qu'il dénonça naguère. Il a reçu un peuple engagé dans une histoire irréaliste et il le gouverne comme il l'a reçu, sans plus. Car, en effet, la politique du premier ministre, par rapport à ce qui se passe aujourd'hui, est irréaliste. Il fait comme s'il ne se passait rien. L'ancien nationalisme ne changeait rien dans ce peuple; l'anti-nationalisme de Trudeau n'y change rien non plus. Le second est paradoxalement la continuation du premier. Il se situe dans sa logique. Il entretient la même carence. »

Au fond, la chose est simple : Trudeau ne comprend rien, c'est un homme du passé, comme Duplessis. Il ne fait que continuer « à aggraver notre aliénation », dit Vadeboncoeur, il ouvre la porte encore plus grande à tous les abus. Si les Québécois suivent Trudeau, c'en est fait de nous, nous passerons « d'un statut approximatif de nation à un pur statut de classe » duquel nous ne pourrions plus sortir car nous serons devenus une « minorité désormais bien dominée ». Trudeau a toujours nié les problèmes constitutionnels; comme Duplessis, il croit que tout ce que le Québec doit désirer, c'est conserver sa langue. Il ne peut pas concevoir que pour le Québec le problème ne se situe plus seulement à ce niveau. Vadeboncoeur écrit :

« Car voilà, il ne s'agit plus seulement de langue et de culture; il s'agit désormais et surtout de liberté et de pouvoir. »

Liberté et pouvoir, dit Vadeboncoeur. C'est en étant libres et en exerçant pour nous le pouvoir que nous nous réalisons et que nous tenterons, dégagés de toute irréalité, de trouver en nous l'homme neuf et révolutionnaire dont l'idée d'indépendance contient déjà l'essence. C'est là d'ailleurs ce qui est important chez Vadeboncoeur : pour lui, l'indépendance ne saurait être une fin; elle est un commencement, ce point fixe à partir duquel tout devra se produire. Faire l'indépendance n'est pas entièrement faire la révolution qui exige beaucoup plus. Vadeboncoeur a trop longtemps milité dans les mouvements syndicaux pour ne pas savoir que « nous ne vivons pas en démocratie » mais « sous une corruption spécifique et stable de la démocratie », que les partis politiques sont « essentiellement des clubs privés » qui se servent du peuple au lieu de le servir, que « le triomphe de la démocratie capitaliste réalisé dans un empire supra-national ne sera pas le triomphe de la démocratie mais celui de la dictature », et que nous vivons « dans un monde pourri de mensonges officiels ». Toujours le peuple est en deçà du pouvoir, donc en deçà de l'Histoire. Ce qu'il est urgent de faire, c'est de renverser la pyramide car, en politique, l'affirmation de Hermès est fautive : ce qui est en haut n'est pas comme ce qui est en

bas. Mais comment bouleverser l'ordre des choses ? Quels moyens a le peuple pour se libérer ? Dans les sociétés modernes, l'individu n'est rien politiquement parlant. Et l'Etat est tout : il est polices et prisons, lois et institutions. Or, *Faire la loi*, dit Vadeboncoeur dans *l'Autorité du Peuple*, c'est exercer efficacement la violence, donc être injuste, donc creuser le nid de la dictature. Face à cet Etat puissant et corrompue, l'individu n'est qu'un puceron qu'on n'entend pas. D'où, pour Vadeboncoeur, l'importance des syndicats et le grand espoir qu'ils représentent.

Dans *Lettres et colères* comme dans *La ligne du risque*, Vadeboncoeur a beaucoup parlé de syndicalisme. C'est là la grande affaire de sa vie car c'est en militant dans le syndicalisme qu'il a compris toutes ces choses dont il est parlé ici. Dans *Projection du syndicalisme américain*, Vadeboncoeur a dressé un tableau assez éclairant sur le mouvement syndical aux Etats-Unis, conçu d'abord comme un mouvement révolutionnaire. Mais privé de doctrine sur quoi s'appuyer, le syndicalisme américain est rapidement devenu contre-révolutionnaire par manque d'idéologie. On vit bientôt patronat et syndicat s'entendre comme larrons en foire, se livrer au marchandage, avec le résultat que « toute la vie syndicale (et sans parler des postes, fonctions, titres, structures, emplois, et en somme de tout l'appareil fonctionnel requis pour jouer le jeu, principes de fixation, s'il en fût), fut organisée autour du point central, au fond, de toute la machine : le capitalisme ». A compter de ce moment, le syndicalisme était désamorcé. Comme dit Vadeboncoeur : « Comment parler de supprimer ce que, dans les occupations de chaque jour, on reconnaît cent fois ? »

C'est là tout le problème du syndicalisme américain (et canadien) : il est devenu une institution qui a ses règlements, sa hiérarchie et, surtout, ses chefs. Et qui dit règlements, hiérarchie, chefs dit privilèges. A toute fin pratique, le travailleur n'a rien à voir avec son syndicat qui propose et dispose à sa place. Le syndicat fait pour le travailleur, et par ricochet fait pour contester globalement la société capitaliste, ne conteste rien. Il joue ses cartes à l'intérieur du système qui, par des lois, lui fixe ses limites, de sorte qu'il est

bien plus « révolution larvée, institutionnalisée, encadrée et décadente » qu'un instrument de libération. Vadeboncoeur est assez lucide pour voir la dégénérescence des mouvements syndicaux dans le fait que le syndicalisme ne signifie bien trop souvent que la signature de conventions collectives et que des activités para-syndicales qui enlèvent au travailleur tout esprit d'initiative. Vadeboncoeur conteste l'utilité de la convention collective qui n'est qu'un cataplasme sur une jambe de bois. C'est qu'il sait bien que si l'ouvrier obtient une augmentation de salaire, le patronat, lui, hausse du même coup le prix de vente de ce qu'il produit. C'est un cercle vicieux, pour ne pas dire plus. Preuves en mains, Vadeboncoeur démontre très bien que cette forme corrompue du syndicalisme ne fait que perpétuer l'aliénation des travailleurs.

Selon Vadeboncoeur, il n'y a qu'une solution; il faut que le syndicalisme ait ses penseurs qui lui feront une idéologie. Il faut que le syndicalisme devienne révolutionnaire. Mieux, il faut qu'il fasse le « choix délibéré d'un syndicalisme moins rentable, minoritaire, dénonciateur de l'ordre établi, politiquement actif et prophétique ». C'est cette idée qui anime Pierre Vadeboncoeur et Michel Chartrand à la CSN. On aurait tort de ne voir entre Marcel Pepin et Michel Chartrand qu'un « combat de chefs ». A la vérité, il ne s'agit absolument pas de cela. Marcel Pepin est un syndicaliste à l'américaine qui a décidé un jour de jouer le jeu dans les cadres d'une « société stable ». Sans s'en douter, il est un endormeur de conscience, il perpétue le vieux mythe du tampon entre le travailleur et le patronat, mythe dont le capitalisme a besoin pour ne pas tomber complètement dans les combines du pouvoir. Vadeboncoeur et Chartrand, eux, contestent globalement le capitalisme. Le travailleur ne doit plus être sur la défensive, et laisser aux capitaux l'initiative; il doit bouleverser l'ordre des choses, c'est-à-dire sortir de l'aliénation et devenir souverain. Pierre Vadeboncoeur a une formule brillante pour exprimer cette pensée :

« Quand l'univers se transforme avec une rapidité saisissante, quand l'homme, en moins d'un demi-siècle, se donne des moyens que des millénaires, jadis, ne suffisaient pas à créer, quand toute organisation politique se trouve par là

remise en question, la démocratie jugerait que la révolution est non avenue ? Ce ne sont pas que les révolutions qui perdront l'homme ; ce sont les conceptions basses. Les hommes d'affaires n'en ont pas d'autres, ce sont des hommes d'intérêts ; c'est pourquoi il est impérieux qu'ils démissionnent : ils détiennent la charge du prince et ce sont des marchands. Il n'est pas bon que ce soit l'armée qui gouverne un pays, mais il n'est pas bon non plus que ce soient les manipulateurs de la propriété et les courtiers en commodités. La vérité du syndicalisme nouveau sera grande, sous peine d'une décomposition et d'une défaite qui se fondraient alors dans la décomposition et la défaite des valeurs occidentales. »

Au Québec, plus qu'ailleurs, peut-être, la situation est urgente, dit Vadeboncoeur. Si rien n'arrive, si les Québécois ne prennent pas position définitivement et rapidement, il n'y aura bientôt plus que le choix du noir : « Il ne peut y avoir que des positions radicales : pour l'indépendance politique complète, ou pour la démission sans ambages ». Cela est clair, et cela vient d'un esprit lucide, et cela rejoint les prises de position que, dans cette revue même, tenait Hubert Aquin, il y a déjà quelques années.

Parrallèlement à cette oeuvre de contestation globale, Pierre Vadeboncoeur poursuit une recherche plus personnelle, si l'on peut dire. Un livre comme *Un amour libre* a aussi quelque chose de profondément libérant. Ce père qui parle à son fils, ce père pour qui les jeux de l'enfance ont un sens caché, ce père amoureux de l'enfant, de sa spontanéité, de son imagination, efface d'un seul coup les images noires de l'enfance telles que toujours vues par les romanciers d'ici. Et curieusement, Vadeboncoeur retrouve encore Ferron : le Daniel d'*Un amour libre* et la Tinamer de *l'Amélanchier* se ressemblent, Léon de Portanqueu et Pierre Vadeboncoeur ont, envers l'enfance, la même attitude, qui est celle de la joie. Ces deux livres coulent d'une même source, ces deux livres sont importants parce qu'ils nous donnent enfin, après les cauchemars de Pauline Archange, de Bénérice Einberg et d'Aurore, de la beauté et de l'amour. Tout se passe comme si Ferron et Vadeboncoeur nous refaisaient un passé qui est celui du « bon côté des choses ». Quant au « mauvais côté des choses », il

n'est perceptible que dans le monde des adultes. Vadeboncoeur explique :

« Il était encore à cet âge où le côté sinistre des imbéciles n'apparaît pas encore. Il ne savait pas déjà ce que nous, nous ne savons que trop, qu'un petit cancre qui finit de grandir devient un homme de profession libérale et non pas simplement un grand cancre. C'est d'une métamorphose, c'est d'un changement de nature, d'un accroissement qualificatif qu'il s'agit. Le grand crétin n'est pas une réplique du petit crétin. Le petit crétin ne devient pas simplement un grand crétin; il devient directeur de journal, un maire, un président de quelque chose. »

Cela est d'un grand enseignement, je pense. Evidemment, il y aurait beaucoup d'autres choses à dire de Pierre Vadeboncoeur, qui mérite une longue étude. Cet homme a poussé la réflexion dans tant de directions que c'est de l'écorcher beaucoup que d'en dire si peu et de ne pas pouvoir tenir compte du tout. Car cet homme simple est compliqué. Mais ce que je retiens de mes lectures de Pierre Vadeboncoeur, c'est son grand rêve de la spiritualité de l'homme s'accomplissant enfin. Les Québécois ne doivent pas faire l'indépendance pour rien, ils ne doivent pas entrer dans l'Histoire pour ne pas y entrer, il ne faut pas, selon le mot de Victor Hugo, que la plénitude de l'indépendance soit pareille à un vide, et que tout changeant rien ne change. Toutefois, ne voyons pas là-dedans un appel déguisé à la prudence. Les peuples n'ont pas à être prudents. L'avenir est audace. Comme dit Pierre Vadeboncoeur à la toute fin de *La dernière heure et la première* :

« Il s'agit d'une bataille. On n'est pas toujours prêt sur le même moment. On fait comme si. On prend ce qu'on a sous la main. C'est un peu l'esprit français. Les généraux de la Gaule ont souvent fait cela. »

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

L'onguent gris
est au bébé bleu

ce que la soeur grise
est à la verge noire

Marie Sward